

LA FIANCÉE DE BARBE-BLEUE

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

texte et mise en scène **Pierre-Yves Chapalain**
avec **Pierre-Yves Chapalain** et **Kahena Saïghi**

collaboration artistique **Yann Richard**
scénographie, costumes et marionnette **Marguerite Bordat**
musique et son **Frédéric Lagnau**
collaboration ventriloquie **Michel Dejeneffe**
lumières et régie générale **Grégoire de Lafond**



un spectacle de la compagnie **Le Temps qu'il faut**
production **Centre Dramatique National de Besançon et de Franche-Comté**
avec le soutien de la **Communauté de communes du Pays Jusséen**

durée 1 heure
jauge limitée 150 places
spectacle tout public à partir de 8 ans

contact production / diffusion : compagnie **Le Temps qu'il faut** | Nathalie Untersinger | 06 60 47 65 36 | letempsquifaut@gmail.com

« L'enfance croit ce qu'on lui raconte et ne le met pas en doute.
 Elle croit qu'une rose qu'on cueille peut attirer des drames dans une famille.
 Elle croit que les mains d'une bête humaine qui tue se mettent à fumer
 et que cette bête en a honte lorsqu'une jeune fille habite sa maison.
 Elle croit mille autres choses bien naïves.
 C'est un peu de cette naïveté que je vous demande et,
 pour nous porter chance à tous, laissez-moi vous dire quatre mots magiques,
 véritable, "Sésame ouvre-toi" de l'enfance : Il était une fois... »
 Jean Cocteau, générique de son film *La Belle et la Bête*, 1946

SOMMAIRE

LA FIANCÉE DE BARBE-BLEUE	
Les personnages / L'histoire	P. 2
Entretien avec Pierre-Yves Chapalain	P. 3
La ventriloquie	P. 4
Extrait	P. 5
THÉÂTRE POUR LA JEUNESSE par Jean-Pierre Ryngaert	P. 6
L'ADAPTATION D'UN CONTE	
Aux origines du projet : le conte de Charles Perrault	P. 7
Mythe, légende et conte : notions et divergences	P. 8
Détourner le conte par la réécriture	P. 9
LE POINT DE VUE DE BRUNO BETTELHEIM	P. 10
ANNEXES	
<i>La Barbe-Bleue</i> de Charles Perrault	P. 11
Une version de Barbe-Bleue écossaise	P. 14
Une adaptation cinématographique : Georges Méliès	P. 16
Une adaptation par un illustrateur : Aurélien Cantou	P. 17

LA FIANCÉE DE BARBE-BLEUE

LES PERSONNAGES

Gilles : ancien marionnettiste et magicien, il a dû changer de métier car il perd la mémoire. Des magiciens jaloux lui auraient jeté un sort. Il s'est un temps reconverti dans le commerce de peaux de loutres. Il est fou amoureux de Marguerite.

Marguerite : elle vivait une existence paisible avec sa mère et sa sœur, en ville. Elle est séduite par Gilles, avec qui elle part s'installer au bord de l'océan.

Jean : c'est la marionnette de Gilles, celle avec laquelle il eut ses plus grands succès.

Pola : Pola la loutre a sans doute été sauvée grâce au combat de Marguerite contre la chasse aux loutres.

L'HISTOIRE

Gilles et Marguerite viennent de se fiancer. Ils emménagent dans une grande maison au bord de l'océan. Le couple semble heureux. Gilles veut refaire sa vie, retrouver sa jeunesse, « tout remettre à plat ». Quand il aura « tout remis à neuf », ils pourront se marier.

Mais ses pertes de mémoire l'inquiètent et Gilles s'absente pour passer des radios de « l'intérieur de son crâne ». Il confie à Marguerite les clefs de la maison, en lui précisant de ne pas utiliser la petite clef qui ouvre la porte d'une grosse boîte...

Marguerite s'ennuie. Elle joue avec Jean, la marionnette de Gilles. Quand Marguerite découvre la boîte interdite, Jean la pousse à l'ouvrir. Ce qu'elle voit à l'intérieur l'horrifie.

Gilles rentre de très bonne humeur. Mais il découvre que Marguerite a ouvert la boîte. Il y enferme Marguerite et Jean, bien décidé à les laisser mourir.

Heureusement, une loutre vient les délivrer. Pour éviter que Gilles ne les poursuive, elle place une poule dans la boîte.

Grâce au pouvoir enivrant de la musique de l'océan, Gilles prendra cette poule pour sa fiancée. Il passera le reste de sa vie à lui parler, à lui demander pardon, en attendant qu'elle lui réponde.



Jean, Gilles et Marguerite dans *La Fiancée de Barbe-Bleue* © Elisabeth Carrechio

UNE PIÈCE « TOUT PUBLIC »

Je voulais travailler sur une histoire simple dans un univers à la fois naïf et plein de fantaisie, comme on peut en trouver dans des textes de Henri Michaux. Les pièces que j'écris pour un public adulte sont toujours empreintes d'une certaine fantaisie, mais en m'adressant au « tout public », j'avais le sentiment que je pouvais développer encore plus mon imaginaire, me permettre plus de libertés. Quand je dis histoire simple, ça ne veut pas dire simpliste. Evidemment il y a des ambiguïtés, et je ne voulais pas édulcorer la violence du conte de Barbe-Bleue.

UNE ADAPTATION DE BARBE-BLEUE

J'avais envie de partir d'un conte que tout le monde connaît, avec des situations très fortes, en le prenant à contre-pied. Dans *La Fiancée de Barbe-Bleue*, j'ai imaginé raconter une vraie histoire d'amour. Au début du spectacle, on découvre Gilles (Barbe-Bleue) et Marguerite assis dans leur salon, ils parlent à leurs invités qui sont le public, ils s'adressent directement au public. C'est une forme de théâtre intéressante, c'est bien que les enfants soient confrontés à différentes formes de théâtre. Donc au départ donc tout semble aller bien, ils sont amoureux, ils projettent de se marier. C'est une belle histoire qui commence et petit à petit le ver fait son travail dans la pomme. La folie recommence à faire surface. Gilles est vraiment de bonne foi, ni calculateur ni pervers, il veut vraiment que ça se passe bien, mais sa nature va prendre le dessus. Et comme on connaît tous plus ou moins le conte de *Barbe-Bleue*, on sait que c'est quelqu'un de pas commode, donc commencer avec un Barbe-Bleue profondément heureux et amoureux, avec un couple joyeux, ça m'amusait. *La Fiancée de Barbe-Bleue* travaille avec l'idée qu'ont les spectateurs du conte original.

LA MARIONNETTE

La marionnette vient brouiller les cartes. Elle est un peu le fou du roi, elle met la pagaille dans la relation entre Gilles et Marguerite. Elle met de la distance, c'est une sorte de deuxième voix de Marguerite, qui s'exprime à travers elle. Puis petit à petit, on se demande si la marionnette n'a pas une vie propre, indépendante. Pour que ce soit vraiment plausible, Kahena, qui joue Marguerite, a appris la ventriloquie. Elle donne l'impression que la marionnette est vivante. C'est assez vertigineux.

LA VIOLENCE

La violence n'est pas montrée, à part un moment particulier, où on la tourne en ridicule. La violence est suggérée, mais c'est aussi ça qui fait peur. On aurait pu tout mettre à distance, travailler uniquement sur des symboles. Dans notre spectacle, il y a du symbole, mais il y a aussi de la vérité, une vérité due au jeu des acteurs, à la force, à la crédibilité des situations. Et il y a du suspens. C'est ça qui fait plonger les spectateurs, les enfants notamment, dans l'histoire, et c'est aussi ça qui peut faire peur. Mais les enfants adorent ça, avoir peur. C'est un équilibre auquel on doit être attentif. Et puis ça finit bien, sur une grosse touche de fantaisie. Enfin, après chaque représentation on a une discussion avec le public, pour revenir sur terre.

LA MORALE DE L'HISTOIRE

Je ne suis pas très moral dans mes histoires. Je ne m'attache pas à ça. Mais d'une certaine manière il y a une morale dans *La Fiancée de Barbe-Bleue*. Marguerite parvient à s'échapper, elle retrouve sa liberté en laissant un leurre à sa place, une poule. Or Gilles est ce genre d'homme tyrannique qui met des interdits partout, qui au fond voudrait que sa femme soit une sorte de poule. Il est pris au mot : il veut une poule ? Il va vivre avec une poule... Et *La Fiancée de Barbe-Bleue* est un hommage à la créativité, notamment féminine. Gilles en veut à Marguerite parce qu'elle a bravé un interdit mais aussi parce qu'elle très créative : elle est meilleure marionnettiste que lui, elle est plus ouverte, elle a plus de talent que lui. C'est la créativité féminine qui fait peur à Gilles, qui le rend fou.

La ventriloquie s'est imposée au fur et à mesure du travail sur le plateau. Elle crée un trouble intéressant, une certaine ambiguïté qui correspond assez bien à l'univers de Barbe-Bleue.

D'autant qu'ici, c'est surtout Marguerite, le rôle féminin, qui manipule et fait parler la marionnette, la fait vivre et à travers elle, laisse libre cours à sa fantaisie, sa spontanéité, sa curiosité... Ce qui au final fera sortir Barbe-Bleue de ses gonds.

Ambiguïté inhérente à la ventriloquie, Jean, la marionnette devient un personnage à part entière : il a sa propre voix, sa propre pensée, ses propres réactions.

En direct devant nous, se produit une sorte de tour de magie (une marionnette qui passe de l'inerte au vivant).

On peut aussi considérer que Marguerite s'exprime à travers la marionnette qu'elle manipule. Que c'est une façon d'exprimer des choses de manière détournée, comme le fou du roi à la cour.

La frontière entre l'autonomie de la marionnette (Jean) et sa manipulation provoque un trouble qui nous fait basculer dans le fantastique. On ne cesse de se demander qui parle vraiment...



Jean et Marguerite dans *La Fiancée de Barbe-Bleue*



Jean dans *La Fiancée de Barbe-Bleue*

LA FIANCÉE DE BARBE-BLEUE : EXTRAIT

GILLES : Qu'est-ce qu'il t'a dit ce facteur ?

MARGUERITE : Cette histoire de femme aux cheveux d'or...

GILLES : Il est comme tous les facteurs, pour peu qu'on leur offre un verre de rouge, les voilà qui imaginent les pires horreurs sur n'importe qui...

MARGUERITE : Non, pas lui, il est très poli et il adore se baigner dans l'eau...

GILLES : Ah bon ? Qu'est-ce qu'il t'a raconté ?

MARGUERITE : Mais c'est toi qui lui a raconté cette histoire !

GILLES : Moi ?

MARGUERITE : Oui

GILLES : Mais je ne me rappelle pas...

MARGUERITE : Une femme aux cheveux d'or habitait dans cette maison il y a longtemps... Tu ne te rappelles vraiment pas de cette histoire ?

GILLES : Non

MARGUERITE : C'est étonnant, c'est une histoire que tout le monde connaît ici... Tout le monde voulait lui voler ses cheveux. Et même, des moines avaient prévu de lui couper la tête pour la planter dans un pot de fleur. Ils croyaient que comme ça, les cheveux d'or continueraient de pousser éternellement... comme une source de richesse infinie. Le mari était mort de peur, alors un jour, il l'a enfermée dans une pièce reculée de la maison, ici...

GILLES : Et ensuite...

MARGUERITE : Quoi ?

GILLES : Le reste de l'histoire...

MARGUERITE : Elle est restée enfermée... On ne l'a plus jamais revue...

GILLES : C'est tout !

MARGUERITE : Oui

GILLES : Je ne me rappelle pas de cette histoire...

Gilles touche son crâne...

Temps

GILLES : J'oublie tout, ça m'inquiète... Je vais tout de suite voir le docteur...

MARGUERITE : Quoi ? Là, maintenant ?

GILLES : Il faut que j'y aille tout de suite... J'oublie tout... Ça m'inquiète trop... C'est à se pendre...

Il lui donne des clefs et part

Marguerite fait bouger les clefs dans sa main

MARGUERITE : C'est quoi toutes ces clefs ?

GILLES : La plus grosse en fer, c'est celle de la porte d'entrée ici.

MARGUERITE : Et la petite miséreuse là.

GILLES : Ça c'est rien... N'y pense pas.

Comment s'adresser aux enfants sans infantilisme et sans didactisme ? Faut-il tenir compte impérativement des « tranches d'âge » dans les spectacles ? Que savons-nous de la réception de l'image et du texte par l'enfant spectateur ? Bien qu'ils ne renoncent pas à leur propre imaginaire, les créateurs sont confrontés à ces principales questions. Le répertoire est donc secoué de crises selon que les compagnies adoptent le « merveilleux » et l'univers enfantin traditionnels, qu'elles s'engagent dans un discours concret et quotidien, ou qu'elles s'essaient à inventer des formes d'écritures originales. Les pièces présentent des conflits, bien plus souvent que les manuels scolaires ou la littérature enfantine courante. Sociaux, raciaux ou politiques, ils dénotent une évolution du répertoire. Mais bien des stéréotypes sont maintenus : par exemple, le monde présenté est souvent celui des artistes, des gens du cirque, des musiciens. Il demeure difficile de dépasser l'expérience connue, comme il est difficile aux produits culturels d'échapper au didactisme, à un effet de surplombement de l'enfant spectateur.

D'ailleurs, l'école réclame plutôt des spectacles « utiles », clairs, pouvant entrer dans le discours scolaire. Le problème principal de cette dramaturgie est donc de trouver une forme « égalitaire » pour s'adresser aux enfants, en sachant que cette forme ne convient pas toujours aux attentes des pédagogues, voire aux intentions des créateurs. Les créations collectives et les textes expriment ces tensions. Ceux qui s'adressent à un enfant « sensible », affectivement et sexuellement reconnu, s'engagent sur des chemins difficiles. Parmi les spectacles originaux, on retient ceux de Demuynck (outre *Le Pêcheur d'images*, *Chez moi dans mon quartier*, 1970) qui prend le risque d'un vrai dialogue avec le public. Catherine Dasté fut la première à tenter des créations associant l'imaginaire des enfants, grâce à un long travail accompli avant la production du spectacle. Françoise Pillet, en jouant d'une écriture fragile et d'images discrètes, s'oppose aux spectacles tonitruants et démonstratifs, au risque de passer pour obscure (*Le Rideau d'incolore*, 1980). Yendt fait davantage confiance à l'écriture dramatique, au texte solide, établi. Ces solutions différentes ont été adoptées à différents moments pour faire face à des questions qui se reformulent sans cesse.

Pendant un temps, le théâtre pour enfants semblait avoir perdu une partie de l'énergie qui le propulsait dans les années 1970. Il a cherché de nouvelles voies du côté du théâtre d'objets, dans des essais sensibles en direction des tout-petits. Mais c'est dans le renouvellement des écritures que l'on peut noter une véritable évolution depuis les années 1990. On peut même avancer qu'il existe désormais une dramaturgie originale du théâtre pour la jeunesse, qui relève de l'engouement général pour les nouvelles écritures. Les cloisonnements entre les auteurs spécialistes ou non ont d'ailleurs disparu, puisque certains d'entre eux, tels Fabrice Melquiot (son *Bouli Miro* est même entré à la Comédie-Française en 2003), écrivent indifféremment dans l'une ou l'autre direction. Les thématiques se sont également renouvelées, tous les sujets semblant pouvoir être abordés.

Des maisons d'édition spécifiques ou qui ont certaines collections particulières (« Théâtrales Jeunesse » chez Théâtrales, « Heyoka » chez Actes Sud-Papiers, l'Ecole des loisirs, l'Arche) ont une activité importante. Les textes circulent, et comme des festivals prennent volontiers une dimension européenne, les traductions et les échanges d'auteurs participent de cette tendance. Les éditions et les mises en scène de ces textes renouvellent radicalement le paysage.



Marguerite et Jean dans *La Fiancée de Barbe-Bleue* © Elisabeth Carrechio

L'HISTOIRE

La femme de Barbe bleue, entrée par curiosité dans le cabinet interdit, y découvre les six précédentes épouses assassinées par son mari. Trahie par la clef tachée de sang, elle n'est sauvée du même châtiment que par l'arrivée de ses frères.

ORIGINES DU CONTE

Des personnages folkloriques (le roi Komor de la légende bretonne de sainte Trophime) et historiques, comme Gilles de Rais, ont probablement inspiré le personnage de Barbe-Bleue. La mode est alors aux contes, et Perrault en a déjà publié trois en vers en 1694. Le recueil en prose des huit *Histoires ou contes du temps passé*, dont *Barbe-Bleue*, connaît un énorme succès. La version orale de ce conte contient de nombreux traits absents de l'adaptation de Perrault : animal messenger, petit chien ou oiseau parlant, inventions qui rendaient plus vraisemblable et plus haletant l'épisode final. Les histoires galantes qui forment le fond des contes de fées à la mode dans les salons à la fin du 17^{ème} siècle, ne se réfèrent pas à la tradition populaire. Les contes de Perrault, issus de la tradition orale (à l'exception de *Grisélidis* et *Riquet à la Houppe*) tranchent sur cette production. Mais Perrault, s'il garde l'essentiel des versions orales, les travaille beaucoup, ajoutant, retranchant, modifiant personnages et épisodes pour aboutir à des adaptations très littéraires, correspondant au goût du public de la Cour. Il prend ses distances par rapport au merveilleux populaire et à la crédulité qu'il suppose : moralités en vers et ajouts narquois ici et là en témoignent. Le succès des Contes de Perrault dépassera rapidement la Cour, et les livres de colportage les rendront à la tradition orale dont ils sont issus, la modifiant à leur tour. Le public lettré, lui, considérera désormais les contes merveilleux comme des histoires pour les enfants.

TROIS VARIATIONS

A l'origine, le conte se rattache à trois variations d'une même histoire.

Selon Paul Delarue, la première version se serait répandue au Canada et dans le reste de l'Europe. Dans ce conte populaire, un monstre violent enlève successivement trois sœurs et les soumet à la tentation de la chambre interdite. Heureusement, l'une des sœurs parvient à s'échapper et à sauver les autres de l'animal fabuleux.

La seconde histoire se rattache au conte oral français, la plus proche de la version de Perrault.

Un homme tue ses femmes les unes après les autres pour leur faire payer leur curiosité jusqu'à ce qu'il soit tué à son tour pour tous les crimes qu'il a commis et que justice soit faite.

La troisième interprétation est une forme christianisée du conte original, née dans le centre de la France, elle raconte l'histoire de deux sœurs enlevées par un être diabolique. Heureusement, des êtres divins viennent les sauver du Malin.

De son côté, Michèle Simonsen souligne dans son livre *Le conte populaire français*, la différence entre *La Barbe-Bleue* française et celle d'ailleurs. En France, le héros est un mari monstrueux rattaché au personnage de Gilles de Rais et aux crimes atroces qu'il a commis. Ailleurs, il garde l'apparence de l'animal fabuleux. Perrault conserve cette particularité française et reste fidèle à la tradition orale en gardant le thème général, le motif et les traits principaux. Il retravaille cependant la formulation de l'histoire et apporte quelques modifications importantes.



vignette d'Antoine Clouzier pour les *Histoires ou Contes du temps passé* (1697)

LE MYTHE

Le mythe est une histoire inventée pour répondre aux questions que se pose l'être humain sur ses origines et celles du monde, pour expliquer des phénomènes naturels comme l'apparition de l'eau sur la Terre. Faisant presque toujours intervenir des êtres divins, il constitue alors une croyance.

Récit fondateur dont ceux qui le rapportent en sont les dépositaires et non les auteurs, récit anonyme et collectif qui remplit une fonction socio-religieuse, il sert le plus souvent d'élément de cohésion entre les individus d'un groupe. Le mythe met souvent en scène des personnages surhumains qui ont des pouvoirs surnaturels mais des comportements et des sentiments humains.

Dans les sociétés primitives, il est tenu pour vrai et récité dans des circonstances bien précises de transmission de la mémoire collective.

LA LÉGENDE

La légende est un récit à caractère merveilleux dans lequel les actions, les lieux ou les personnages se rattachent à des faits historiques connus, mais qui ont été déformés, amplifiés, embellis par l'imagination populaire ou l'intervention poétique.

LE CONTE

Le conte est un récit court qui se déroule dans un univers non soumis aux principes de la vraisemblance, où le surnaturel s'ajoute au monde réel sans lui porter atteinte. L'histoire racontée permet presque toujours de dégager une leçon de vie ou une morale.

Le conte, bien qu'ayant un rôle initiatique, n'appartient plus ni au domaine du religieux ni au domaine de l'Histoire. C'est la transmission orale d'un patrimoine immatériel et de valeurs par un récit désacralisé.

Le héros du mythe incarnait la communauté ; le héros du conte représente l'individu. En passant du mythe au conte, on passe d'un univers tragique à un monde plus proche des réalités sociales, du quotidien (qui peut être à l'occasion enchanté). Le conte serait donc une forme dégradée du mythe.

Le mot « conte » désigne à la fois un récit de faits ou d'aventures imaginaires et le genre littéraire de ces récits.

Conçu pour distraire comme pour édifier, il porte en lui une force émotionnelle ou philosophique puissante. Depuis la Renaissance, les contes font l'objet de réécritures, donnant naissance au fil des siècles à un genre écrit à part entière.



illustration de Gustave Doré
pour *Les Contes de Perrault* (1867)

LA TRANSPOSITION

La transposition fait passer le conte dans une autre forme, un autre genre: pièce de théâtre, poème, bande dessinée, on trouve même des transpositions iconiques, sans texte, comme celles dont Warja Lavater a donné l'exemple dès les années soixante. Transposer, c'est toujours détourner puisque c'est choisir, traduire et forcément trahir. En ce qui concerne les transpositions théâtrales, les éditions à vocation pédagogique, comme Retz, s'emparent des contes du patrimoine pour en donner une version théâtralisée, souvent parodique et burlesque. Il s'agit de faire jouer les enfants avec les codes d'un genre, tout en désacralisant une histoire bien connue, comme dans le titre *Cendrillon dépolisée*, de S. Rominger.

Plus ambitieuses, faisant preuve d'une véritable exigence, certaines collections proposent des pièces savamment construites - ou déconstruites - comme *Le Coup de Bleu* de Bruno Castan, qui réécrit *La Barbe-Bleue* en creusant les ellipses du conte source et en rejouant obsessionnellement la scène clé du retour de l'époux. Autre particularité de l'édition pour la jeunesse contemporaine, la répartition en genres et sous-genres à travers une multitude de collections qui permettent de décliner des versions policières ou fantastiques des contes traditionnels. *Le Petit Buveur d'encre rouge* d'Eric Sanvoisin et *L'Étrange Monsieur Garou* d'Ann Rocard sont des *Petits Chaperons rouges* qui penchent vers les histoires de vampires et de loups-garous. Bref, les contes sont accommodés à toutes les sauces pour toutes les recettes afin d'alimenter des lecteurs qu'on veut croire rétifs aux charmes des histoires anciennes.

LA RÉAPPROPRIATION DU CONTE

La réécriture-réappropriation apparaît comme une véritable création, celle où la part du littéraire est la plus forte : un auteur contemporain s'inspire du texte patrimonial pour proposer une œuvre originale et personnelle.

C'est ce mode supérieur du détournement qu'exploite Jean-Claude Mourlevat dans *L'Enfant Océan*, roman qui transpose *Le Petit Poucet* dans le quart-monde contemporain. Jean-Claude Mourlevat dissimule le conte lorsqu'il propose un titre différent, énigmatique. Il masque le genre et inscrit la narration dans un contexte réaliste, daté, situé dans l'espace et dans le temps, loin du cadre indéfini du conte. Mais il dévoile son intention à travers citations, allusions ou références plus ou moins explicites, semées comme cailloux blancs pour retrouver la trace du conte source.

Transposer l'aventure du Petit Poucet aujourd'hui permet de traduire et conduit à éclairer la situation inconcevable dans le conte source : comment des parents peuvent-ils être recrus de misère au point de décider d'abandonner leurs enfants dans la forêt ? Perrault avait sans doute pour cadre historique la grande famine de 1693 ; mais c'est d'une autre forme de misère que traite Mourlevat en situant son histoire dans une famille fruste, démunie, marginalisée par la pauvreté, une de ces familles qui reçoit la visite de l'assistante sociale et des gendarmes. Dans cette famille, on ne parle pas de perdre les enfants au sens propre, mais on les abandonne symboliquement, sans ressources face à la forêt de la vie.

Que reste-t-il du conte de Perrault dans ce roman contemporain ? Et peut-on encore parler de conte ? Certes, les deux textes relatent l'aventure d'un groupe d'enfants victimes de la pauvreté de leurs parents d'abord, puis de la brutalité du monde extérieur, qui, après les épreuves d'un voyage initiatique, retrouvent un cercle familial réconcilié. Les grandes lignes restent les mêmes. Mais le changement de genre renforce l'étoffe du conte par la dimension réaliste, le renvoi à notre monde, un jeu de piste référentiel à travers toute notre littérature, l'entrelacs des motivations qui enrichit des héros dépourvus de manichéisme, la polyphonie, la fin ouverte où Yann, sur le pont du bateau, rejoint enfin les promesses de son patronyme, Doutréau.



Le Livre des enfants sages. ABC de la Barbe-Bleue, Pinot & Sagaire, Epinal (avant 1870)

LE POINT DE VUE DE BRUNO BETTELHEIM

Introduction aux contes de Perrault, éditions Robert Laffont, 1978

Accablé de ses innombrables angoisses, l'homme a inventé des situations qui leur correspondent : il est abandonné et livré à son impuissance, il va peut-être mourir de faim, il est menacé d'inceste ou de meurtre, il va être transformé en animal... Par exemple, dans l'histoire du *Petit Poucet*, l'angoisse de l'abandon et de la faim se combine avec la peur d'être assassiné avec ses frères. Dans de nombreux contes de fées, le héros ou l'héroïne prennent la forme d'un animal, comme le prince de *La Belle et la Bête* et la princesse de *La Biche au bois*.

Dans *Peau d'âne*, l'héroïne se déguise et s'avilit pour échapper à l'inceste. Le Petit Chaperon rouge est dévoré par le loup. Il n'y a guère de forme d'angoisse qui ne soit matérialisée sous une apparence dramatique dans tel ou tel conte de fées ; en outre, ces contes nous promettent que nous serons délivrés de nos angoisses et que nous serons dédommagés des souffrances qu'elles nous ont fait subir. Nous trouvons ainsi dans les contes non seulement l'expression de nos plus grandes frayeurs, mais aussi, par leur conclusion heureuse, des images de nos espoirs les plus fervents.

À cet égard, les contes de fées apportent certainement une aide particulière à l'enfant. Il est souvent incapable, par ses propres moyens, de visualiser concrètement, d'identifier et de matérialiser ses peurs et ses espoirs. Les contes de fées offrent des solutions à ce problème de l'enfant en lui présentant des personnages sur lesquels il peut projeter ses espérances et ses angoisses. Parce que les contes de fées mettent en scène les angoisses, certains prétendent à tort qu'ils insinuent la peur chez l'enfant. Ceux qui pensent ainsi oublient que l'homme avait d'excellentes raisons d'inventer les contes de fées et que ceux-ci n'existeraient pas s'ils n'étaient pas racontés et écoutés avec plaisir pour des motifs tout aussi valables. Ils jouent donc un rôle très important. En particulier, ils donnent l'occasion de concrétiser les angoisses indéterminées et, en même temps, de les rendre beaucoup mieux maîtrisables.

Les angoisses vagues sont beaucoup plus terrifiantes, plus difficiles à affronter que celles qui sont bien définies. Le conte de fées permet à l'enfant de prendre contact avec ses angoisses en les projetant sur les personnages malfaisants que le conte lui a rendu familiers, ou en leur donnant corps en harmonie avec les événements relatés. Plus la source de nos angoisses est précise, mieux nous pouvons les maîtriser. Il est préférable d'avoir peur de tous les animaux plutôt que de quelque chose de vague que nous ne pouvons ni situer ni identifier et que, par conséquent, nous pouvons redouter de voir bondir sur nous n'importe où et n'importe quand. Et il vaut beaucoup mieux n'avoir peur que du loup – il n'en rôde plus tellement autour de nous – que d'avoir peur de tous les animaux. Plus nous pouvons concrétiser l'angoisse, moins elle nous obsède. Plus nous nous familiarisons avec elle, plus nous avons de chance de trouver une méthode qui permettra de l'apaiser et, en même temps, de nous protéger du mal ou de le conjurer. Seul un sortilège précis peut donner l'idée qu'il est possible de le conjurer par un exorcisme approprié. Quand une fée malveillante jette un sort en précisant bien en quoi il consiste, le héros sait ce qu'il aura à éviter, que ce soit la lumière du jour, dans *La Biche au bois*, ou une écharde, dans *La Belle au bois dormant*. Grâce à ces renseignements, il existe au moins une chance de pouvoir échapper à la mauvaise fortune ; et même si ce n'est pas possible, ou bien il y a un délai prescrit, comme dans ce dernier conte, ou bien une autre fée intervient pour défaire le sort. Nous pouvons ainsi espérer que notre angoisse aura une fin déterminée ou qu'elle sera soulagée quand les événements auront pris un tour plus heureux. Ainsi, les péripéties relatées par les contes de fées offrent l'espoir que, tel le héros de l'histoire, nous finirons par être secourus et que, quand nos tourments auront cessé, nous connaîtrons un bonheur durable.

Il était une fois un homme qui avait de belles maisons à la ville et à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderies et des carrosses tout dorés. Mais, par malheur, cet homme avait la barbe bleue : cela le rendait si laid et si terrible, qu'il n'était ni femme ni fille qui ne s'enfuît de devant lui.

Une de ses voisines, dame de qualité, avait deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en mariage, et lui laissa le choix de celle qu'elle voudrait lui donner. Elles n'en voulaient point toutes deux, et se le renvoyaient l'une à l'autre, ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui ait la barbe bleue. Ce qui les dégoûtait encore, c'est qu'il avait déjà épousé plusieurs femmes, et qu'on ne savait ce que ces femmes étaient devenues.

La Barbe bleue, pour faire connaissance, les mena, avec leur mère et trois ou quatre de leurs meilleures amies et quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'étaient que promenades, que parties de chasse et de pêche, que danses et festins, que collations : on ne dormait point et on passait toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres ; enfin tout alla si bien que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avait plus la barbe si bleue, et que c'était un fort honnête homme.

Dès qu'on fut de retour à la ville, le mariage se conclut. Au bout d'un mois, la Barbe bleue dit à sa femme qu'il était obligé de faire un voyage en province, de six semaines au moins, pour une affaire de conséquence ; qu'il la pria de se bien divertir pendant son absence ; qu'elle fit venir ses bonnes amies ; qu'elle les menât à la campagne, si elle voulait ; que partout elle fit bonne chère.

" Voilà, dit-il, les clefs des deux grands garde-meubles ; voilà celles de la vaisselle d'or et d'argent, qui ne sert pas tous les jours ; voilà celles de mes coffres-forts où est mon or et mon argent ; celles des cassettes où sont mes pierreries, et voilà le passepartout de tous les appartements. Pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas : ouvrez tout, allez partout ; mais, pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, et je vous le défends de telle sorte que s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. "

Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui venait d'être ordonné, et lui, après l'avoir embrassée, il monte dans son carrosse, et part pour son voyage. Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât quérir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avaient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le mari y était, à cause de sa barbe bleue, qui leur faisait peur.

Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, les cabinets, les garde-robes, toutes plus belles et plus riches les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux garde-meubles, où elles ne pouvaient assez admirer le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des guéridons, des tables et des miroirs où l'on se voyait depuis les pieds jusqu'à la tête, et dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent et de vermeil doré, étaient les plus belles et les plus magnifiques qu'on ait jamais vues. Elles ne cessaient d'exagérer et d'envier le bonheur de leur amie, qui cependant, ne se divertissait point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avait d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas.

Elle fut si pressée de sa curiosité, que sans considérer qu'il était malhonnête de quitter sa compagnie, elle y descendit par un petit escalier dérobé, et avec tant de précipitation qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. Etant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défense que son mari lui avait faite, et considérant qu'il pourrait lui arriver malheur d'avoir été désobéissante ; mais la tentation était si forte qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef, et ouvrit en tremblant la porte du cabinet.

D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étaient fermées. Après quelques moments, elle commença à voir que le plancher était tout couvert de sang caillé, et que dans ce sang, se miraient les corps de plusieurs femmes mortes et attachées le long des murs : c'était toutes les femmes que la Barbe bleue avait épousées, et qu'il avait égorgées l'une après l'autre.

Elle pensa mourir de peur, et la clef du cabinet, qu'elle venait de retirer de la serrure, lui tomba de la main. Après avoir un peu repris ses sens, elle ramassa la clef, referma la porte, et monta à sa chambre pour se remettre un peu ; mais elle n'en pouvait venir à bout, tant elle était émue. Ayant remarqué que la clef du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois ; mais le sang ne s'en allait point : elle eut beau la laver, et même la frotter avec du sablon et avec du grès, il demeura toujours

du sang, car la clef était fée, et il n'y avait pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtait le sang d'un côté, il revenait de l'autre.

La Barbe bleue revint de son voyage dès le soir-même, et dit qu'il avait reçu des lettres, dans le chemin, qui lui avaient appris que l'affaire pour laquelle il était parti venait d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle était ravie de son prompt retour.

Le lendemain, il lui redemanda les clefs ; et elle les lui donna, mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé.

" D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres ?

– Il faut, dit-elle, que je l'aie laissée là-haut sur ma table.

– Ne manquez pas, dit la Barbe bleue, de me la donner tantôt. "

Après plusieurs remises, il fallut apporter la clef. La Barbe bleue, l'ayant considérée, dit à sa femme :

" Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef ?

– Je n'en sais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort.

– Vous n'en savez rien ! reprit la Barbe bleue ; je le sais bien, moi. Vous avez voulu entrer dans le cabinet ! Eh bien, madame, vous y entrerez et irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues. "

Elle se jeta aux pieds de son mari en pleurant, et en lui demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir, de n'avoir pas été obéissante. Elle aurait attendri un rocher, belle et affligée comme elle était mais la Barbe bleue avait le cœur plus dur qu'un rocher.

" Il faut mourir, madame, lui dit-il, et tout à l'heure.

– Puisqu'il faut mourir, répondit-elle en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu.

– Je vous donne un demi-quart d'heure, reprit la Barbe bleue ; mais pas un moment davantage. "

Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa sœur, et lui dit :

" Ma sœur Anne, car elle s'appelait ainsi, monte, je te prie, sur le haut de la tour pour voir si mes frères ne viennent point : ils m'ont promis qu'ils me viendraient voir aujourd'hui ; et si tu les vois, fais-leur signe de se hâter. "

La sœur Anne monta sur le haut de la tour ; et la pauvre affligée lui criait de temps en temps :

" Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? "

Et la sœur Anne, lui répondait :

" Je ne vois rien que le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie. "

Cependant, la Barbe bleue, tenant un grand coutelas à sa main, criait de toute sa force à sa femme :

" Descends vite ou je monterai là-haut.

– Encore un moment, s'il vous plaît ", lui répondait sa femme.

Et aussitôt elle criait tout bas :

" Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? "

Et la sœur Anne répondait : " Je ne vois rien que le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie.

– Descends donc vite, criait la Barbe bleue, ou je monterai là-haut.

– Je m'en vais ", répondait la femme et puis elle criait :

" Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

– Je vois, répondit la sœur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci...

– Sont-ce mes frères ?

– Hélas ! non, ma sœur : c'est un troupeau de moutons...

– Ne veux-tu pas descendre ? criait la Barbe bleue.

– Encore un moment ", répondait sa femme, et puis elle criait :

" Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

– Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce côté, mais ils sont bien loin encore.

– Dieu soit loué ! s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes frères ; je leur fais signe tant que je puis de se hâter. "

La Barbe bleue se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, et alla se jeter à ses pieds tout éplorée et tout échevelée.

" Cela ne sert à rien, dit la Barbe bleue ; il faut mourir. "

Puis, la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre, levant le coutelas en l'air, il allait lui abattre la tête. La pauvre femme, se tournant vers lui, et le regardant avec des yeux mourants, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir.

" Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu " ; et, levant son bras...

Dans ce moment, on heurta si fort à la porte que la Barbe bleue s'arrêta tout court. On l'ouvrit, et aussitôt on vit entrer deux cavaliers, qui mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe bleue. Il reconnut que c'étaient les frères de sa femme, l'un dragon et l'autre mousquetaire, de sorte qu'il s'enfuit aussitôt pour se sauver ; mais les deux frères le poursuivirent de si près qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron. Ils lui passèrent leur épée au travers du corps, et le laissèrent mort. La pauvre femme était presque aussi morte que son mari, et n'avait pas la force de se lever pour embrasser ses frères.

Il se trouva que la Barbe bleue n'avait point d'héritiers, et qu'ainsi sa femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa sœur Anne avec un jeune gentilhomme dont elle était aimée depuis longtemps ; une autre partie à acheter des charges de capitaines à ses deux frères, et le reste à se marier elle-même à un fort honnête homme, qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec la Barbe bleue.

MORALITÉ

La curiosité, malgré tous ses attraits,
Coûte souvent bien des regrets ;
On en voit, tous les jours, mille exemples paraître.
C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien léger ;
Dès qu'on le prend, il cesse d'être.
Et toujours il coûte trop cher.

AUTRE MORALITÉ

Pour peu qu'on ait l'esprit sensé
Et que du monde on sache le grimoire,
On voit bientôt que cette histoire
Est un conte du temps passé.
Il n'est plus d'époux si terrible,
Ni qui demande l'impossible :
Fût-il malcontent et jaloux.
Près de sa femme on le voit filer doux ;
Et de quelque couleur que sa barbe puisse être,
On a peine à juger qui des deux est le maître.

UNE VERSION DE BARBE-BLEUE ECOSSAISE : LA VEUVE ET SES FILLES

conte recueilli par John Francis Campbell (1822-1885)

version française par Loys Brueyre, in *Contes populaires de la Grande-Bretagne*, Librairie Hachette et C^{ie}, 1875

Il était autrefois une pauvre veuve qui avait trois filles. Elles n'avaient pour vivre que les produits d'un potager où croissaient des choux. L'aînée des filles dit un jour à sa mère: « J'irai aujourd'hui filer ma quenouille dans le potager, et j'empêcherai le cheval de manger nos choux. » Fais », lui dit sa mère.

La jeune fille sortit. Le cheval vint ; alors elle prit sa quenouille et l'en frappa. La quenouille resta attachée au cheval, sa main resta attachée à la quenouille. Le cheval s'enfuit jusqu'auprès d'une verte colline. Alors il cria : « Ouvre-toi, ouvre-toi, verte colline ! et laisse entrer le fils du roi ; ouvre-toi, ouvre-toi et laisse entrer la fille de la veuve ! » La colline s'entrouvrit, et tous deux y entrèrent. Le cheval fit chauffer de l'eau pour les pieds de la jeune fille et prépara un doux lit pour ses membres. Elle s'y étendit pour passer la nuit.

Le lendemain, de bonne heure, le cheval se leva et partit pour la chasse. Il donna à la jeune fille les clefs de la maison et lui dit qu'elle pouvait ouvrir toutes les chambres excepté une seule. Il lui ordonna en outre de préparer le dîner pour son retour, et lui dit que si elle se montrait bonne ménagère, il la prendrait pour épouse.

Dès que le cheval se fut éloigné, elle commença à ouvrir les chambres. Elles lui parurent de plus en plus magnifiques. Enfin elle arriva à la chambre défendue. « Que renferme donc cette chambre, puisqu'on me défend de l'ouvrir? » Néanmoins elle l'ouvrit et la trouva remplie de cadavres de femmes.

Puis elle sortit et essaya de nettoyer son pied, qui était taché de sang, mais malgré tous ses efforts, elle ne put y parvenir. Un jeune chat s'approcha d'elle et lui dit : « Si tu veux me donner une petite goutte de lait, je rendrai ton pied aussi propre qu'avant. – Retire-toi, vilaine bête, je n'ai pas besoin de toi pour cet ouvrage. – Eh bien, répondit le chat, suis ton chemin, tu verras ce qui t'arrivera quand il reviendra ce soir! »

Quand le cheval rentra, elle lui servit à dîner et prit place à table près de lui. Avant de manger il lui dit : « As-tu été sage aujourd'hui? – Oui, répondit-elle. – Eh bien, montre-moi ton pied, et je connaîtrai ta conduite. » Elle lui montra le pied qui était propre. « Et l'autre ? » dit-il. Quand il vit le sang, il se leva, prit une hache, lui coupa la tête, et la jeta dans la chambre avec les autres cadavres. Alors il alla se coucher, et le lendemain il revint au jardin de la veuve.

La seconde des filles de la veuve dit à sa mère : « J'irai protéger aujourd'hui le verger contre le cheval gris. » Elle sortit en cousant et frappa le cheval avec le drap qu'elle cousait. Le drap s'attacha au cheval, sa main resta fixée au drap; ils arrivèrent à la colline. Le cheval s'adressa comme de coutume à la colline, et la colline s'ouvrit et ils entrèrent. Il chauffa l'eau pour les pieds de la jeune fille, prépara un doux lit pour ses membres, et ils allèrent se coucher.

Le lendemain matin, il partit à la chasse et lui dit qu'elle pouvait ouvrir toutes les chambres excepté une. Elle ouvrit chaque chambre et arriva à celle qui lui était interdite en se disant : « Que peut-il donc y avoir dans cette salle qu'on me défende de l'ouvrir ? » Elle l'ouvrit et la trouva pleine de cadavres de femmes, parmi lesquels était sa sœur.

Elle sortit alors et essayait de se nettoyer quand le petit chat vint tourner autour d'elle et lui dit : « Si tu veux me donner une petite goutte de lait, je nettoierai ton pied. – Va-t'en, vilaine bête ; je le ferai aussi bien que toi. – Tu verras ce qui se passera, lui dit le chat, quand il reviendra ce soir. »

Quand il revint, le cheval, dès qu'il est dans sa demeure souterraine, redevient un homme. Elle servit le dîner et ils se mirent à table : « As-tu été sage aujourd'hui ? lui dit-il. – Oui. – Montre-moi ton pied. » Elle lui montra le pied qui était propre. « L'autre ! » Elle le montra. « Oh ! oh ! dit-il ; » il prit la hache et lui coupa la tête, puis alla se coucher.

Le lendemain matin, la plus jeune fille dit à sa mère, en tricotant un bas : « Tout on tricotant mon bas dans le jardin, je ferai bonne garde contre le cheval gris ; je saurai ce qui est arrivé à mes deux sœurs et reviendrai te le dire. – Va, dit la mère et tâche de ne pas t'éloigner. »

Elle sortit, et le cheval vint. Elle frappa le cheval avec son bas, le bas s'attacha au cheval et sa main resta fixée au bas. Ils atteignirent la colline verte et le cheval appela comme de coutume, et ils entrèrent. Il chauffa l'eau pour ses pieds, prépara un doux lit pour ses membres, et ils allèrent se coucher.

Le lendemain, il partit à la chasse et lui dit que si elle se conduisait en bonne ménagère jusqu'à son retour, il l'épouserait sous peu de jours. Il lui donna les clefs et lui dit qu'elle pouvait entrer dans toutes les chambres excepté dans la petite. Elle les visita l'une après l'autre, et quand elle arriva à la petite, elle se demanda ce qu'à l'intérieur il pouvait y avoir. Elle ouvrit la porte et aperçut ses deux sœurs mortes. Elle tomba les deux genoux dans le sang.

Puis elle sortit, essaya de nettoyer ses pieds, mais elle ne put en enlever une seule tache. Le petit chat s'approcha et lui dit : « Donne-moi une petite goutte de lait, et je rendrai tes pieds tels qu'ils étaient auparavant. – Volontiers, répondit-elle, je te donnerai le lait que tu désires, si tu veux nettoyer mes pieds. » Le chat les lui lécha et les taches disparurent.

Quand le roi revint à la maison, ils se mirent à table. Avant de prendre aucune nourriture, il lui demanda : « As-tu été sage aujourd'hui ? – Médiocrement, répondit-elle, car je n'aime pas me vanter. – Montre-moi ton pied, lui dit-il, » et elle les lui montra tous les deux. « Tu as été sage, dit le roi, et si tu continues pendant quelques jours ainsi, nous nous marierons. »

Le lendemain, il partit à la chasse. Le chat vint la trouver. « Je te dirai comment tu dois t'y prendre pour te marier vite. Nous avons ici un grand nombre de vieux coffres, prends-en trois et nettoie-les. Tu diras au roi, la nuit prochaine, de porter ces trois coffres dans la maison de ta mère, car il y en a ici une telle quantité que ceux-ci sont inutiles. Tu lui recommanderas bien de n'en ouvrir aucun en route, que sinon tu le quitterais; d'ailleurs, ajouteras-tu, je surmonterai un arbre afin de te surveiller. Puis, lorsqu'il sera parti à la chasse, ouvre la chambre défendue, touche tes deux sœurs de la baguette magique, et elles renaîtront à la vie. Lave-les ensuite, mets-en une dans chaque coffre et entre toi-même dans le troisième ; remplis-les aussi d'or et d'argent pour assurer l'existence de ta mère et de tes sœurs. Quand le roi aura porté les coffres dans la maison de ta mère et qu'il reviendra, il entrera en fureur ; il retournera chez ta mère et brisera la porte. Cache-toi derrière la porte à ce moment, et enlève-lui la tête avec la barre. Alors le cheval se changera en un gracieux fils de roi, et il te prendra pour épouse. Recommande bien à tes sœurs, s'il essaie d'ouvrir les coffres en route, de crier : « Je te vois, je te vois ! » il croira que c'est toi qui cries dans l'arbre ».

Quand le cheval revint, il emporta les coffres l'un après l'autre et les déposa chez la mère. Arrivé dans un vallon où il croyait que la jeune fille ne pourrait le voir, il posa par terre le coffre pour voir ce qu'il contenait. La sœur qui y était enfermée cria : « Je te vois, je te vois ! – Je te fais mon compliment, si ta jolie petite tête peut me voir de si loin, » s'écria-t-il.

Il en fut de même à chaque voyage, jusqu'à ce que les coffres fussent chez la mère. Quand le cheval revint au dernier voyage et qu'il ne trouva pas la jeune fille, il retourna furieux à la maison de la veuve. Parvenu à la porte, il la poussa devant lui. La jeune fille se tenait cachée derrière ; elle coupa la tête au cheval avec la barre de la porte. Alors il se changea en un fils de roi aussi beau qu'il en fut jamais, puis il entra et tous se réjouirent. Le prince et la jeune fille se marièrent et ils laissèrent à la veuve et aux deux sœurs de l'or et de l'argent pour toute leur existence.

UNE ADAPTATION CINÉMATOGRAPHIQUE : GEORGES MELIES (1901)

film visible en intégralité : www.youtube.com/watch?v=7O6Ceq4Nle4&feature=related





